

## Traduire, dit-elle. Rouvrir Magda Szabo

La chronique d'Alice Zéniter

à propos de « La Porte », de Magda Szabo  
[Le Monde des livres](#), 26 janvier 2017

*La Porte*, publié en 1987, est paru en France seize ans plus tard aux éditions Viviane Hamy, à qui l'on doit les traductions de nombreuses perles de la littérature hongroise contemporaine. Prix Femina étranger en 2003, le roman de Magda Szabo (1917-2007) sort aujourd'hui en poche.

La porte mentionnée par le titre, c'est celle du logement d'Emerence, la vieille domestique de la narratrice, qui prend ses aises dans l'appartement de ses employeurs sans jamais admettre que ce soit à l'intérieur du sien. C'est aussi, évidemment – pourtant je le signale, en toute pesanteur –, la porte invisible tirée sur les secrets d'une vie que l'on refuse de partager.

Le récit de Magda Szabo construit patiemment l'étrange figure d'Emerence, cette femme austère, parfois tyrannique, « **unique habitante de son royaume à une personne, plus souveraine que le pape à Rome** » mais finalement aimante, exprimant « **son attachement sans aucune discipline et par les moyens les plus absurdes** ». Emerence soigne ses patrons avec une tendresse sévère, dépose chez eux les objets prélevés avec soin aux encombrants (une botte de cavalerie, un faucon empaillé), recueille les animaux errants.

### Le frottement de deux langues

Tout en délimitant la zone de mystère que représentent Emerence et son logement clos, Szabo entrebâille sans cesse des **portes** sur ce que la narratrice apprendra plus tard de la vieille femme. Le titre peut aussi faire référence à cet usage multiplié de la prolepse (un de mes procédés narratifs préférés parce qu'il permet de créer une sorte de nostalgie anticipée). Dès la première rencontre des deux femmes, on peut ainsi lire : « **Je ne savais pas que je ne la verrais sans foulard que sur son lit de mort.** » A travers le roman, le présent de la narration, son futur entraperçu et le passé qui sans cesse affleure, charriant les cadavres de l'Histoire, se pressent les uns contre les autres pour former un noyau d'une remarquable densité.

Le livre est le lieu du frottement de deux langues, celle, policée, de la narratrice romancière et bourgeoise, et celle d'Emerence dépourvue d'éducation, prodige de volonté farouche et de mépris. Les longues phrases d'Emerence ne sont que des successions d'incises. Elle est à la fois bavarde et brutale de concision, elle tranche par virgules, parfois par insultes (« **Vous n'avez rien compris tant vous êtes bête** »).

La traduction de Chantal Philippe fait le choix de ne pas tenter de préserver un exotisme folklorique aux expressions parfois familières de la domestique, celle-ci dit « **basta** », « **baragouine** » ou « **saloperies** ». Elle ne parle pas comme une vieille Hongroise prisonnière d'un costume traditionnel. Elle a sa langue propre, faite de fulgurances violentes et de correction désuète. Face à elle, la narratrice lettrée cite en latin et évoque Schopenhauer, pourtant leurs discours se mêlent au fur et à mesure que leur affection mutuelle, intense et rageuse, croît. Mais la première prolepse nous a avertis : la maladie puis la mort frappent la vieille femme. Alors on enfonce sa porte et on pénètre enfin dans le logement inconnu. La scène qui suit cette infraction me hante toujours, des années après sa lecture.

*La Porte (Az ajtó)*, de Magda Szabo, traduit du hongrois par Chantal Philippe, Livre de poche, 348 p.

